



La confiance

La confiance : « démon » ou « possibilité divine »

Sommaire (Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)

I.	La confiance comme condition de possibilité de la relation.....	4
II.	La confiance comme ce qui se joue dans la relation.....	7
III.	Le cercle vertueux de la confiance.....	11

Le problème de la confiance est complexe, et rien de plus significatif de cette complexité que l'hésitation d'un Montherlant (1896-1973) écrivant dans son *Don Juan* son célèbre : « il y a un démon qui a nom confiance », comme si la confiance était nécessairement dangereuse puisqu'elle nous fait courir le risque d'être trompé, après avoir écrit dans son premier roman, *Service inutile*, que « la confiance est une des possibilités divines de l'homme ». Confiance : démon qui nous trompera, qui se retournera nécessairement contre nous, ou confiance, abandon magnifique à autrui, comme si la dépossession de nous-mêmes dans les mains d'un autre était le geste le plus noble qu'un être humain puisse faire, l'acte généreux par excellence.

Se confier, c'est en effet donner un peu de soi-même à quelqu'un qui peut vous trahir ; avoir confiance, c'est s'exposer à voir cette confiance trahie. Comme le disait violemment Céline dans le *Voyage au bout de la Nuit* : « Faire confiance aux hommes, c'est déjà se faire tuer un peu ». Et comment d'ailleurs peut-on faire confiance à autrui lorsqu'on n'est pas même capable de répondre toujours de la confiance que nous nous portons à nous-mêmes ? Comment compter sur autrui lorsqu'on a déjà du mal à compter sur soi ? Toute une tradition soupçonne la confiance que l'on donne à autrui d'être dangereuse. L'être humain n'est que trop porté à faire confiance, et par après à s'en repentir. La confiance n'est reconnue bien souvent que pour avoir été trahie : « je t'avais fait confiance, dit-on à l'homme ou à la femme aimée », une fois que la confiance n'est plus...Pire encore, dire « je te fais confiance » semble bien souvent signifier au pire que ma confiance n'est pas absolue, qu'elle doute d'elle-même, qu'elle demande comme une authentification (« j'ai raison, n'est-ce pas, de te faire confiance ? demande-t-on angoissé sous l'affirmation poli de la confiance qu'on prétend donner)comme lorsqu'un amoureux laisse sur le quai d'une gare la femme qu'il aime et qu'il espère fidèle –sans certitude- ; au mieux, cela introduit l'autre dans une forme de chantage : si tu es celui que je crois, et ton amour-propre a intérêt à être à la hauteur de ce que je crois de toi,



alors, je peux te faire confiance. Comme le dit là encore Joubert : « On peut à force de confiance mettre quelqu'un dans l'impossibilité de nous tromper », *Carnets*.

La confiance, espérance non-garantie, comme si la confiance donnée était en réalité une question sur la fidélité de l'autre, une manière dérisoire de se rassurer, ou un chantage subtil à l'amour-propre, est bien loin de toute forme de noblesse. La confiance est un démon, celui de la faiblesse, qui prétend courir un risque là où il n'y a qu'une demande dérisoire d'être rassuré sur autrui, de lier la liberté de l'autre : puisque je te fais confiance, tu ne me feras pas de mal. Et en même temps, la confiance apparaît comme un élan généreux et gratuit, une certaine manière de s'oublier pour faire crédit à autrui, pour croire en autrui. J'ai une totale confiance en toi, dit-on parfois lorsqu'on est persuadé, par exemple, qu'autrui fera un travail mieux qu'on ne saurait le faire, comme une reconnaissance de la qualité et de la valeur d'autrui. Démon de la faiblesse et de la crainte, qui emprisonne autrui dans l'image de la fidélité qu'on lui prête, ou possibilité divine de s'en remettre à autrui sans arrière pensée, voire de lui reconnaître une certaine forme de supériorité, la confiance est effectivement fort ambiguë.

J'ai confiance en toi peut ainsi signifier deux choses :

-Premièrement, je n'ai pas une confiance absolue en toi, mais j'entends bien que tu répondes à la confiance que je te donne, je te lie par cette confiance « donnée », tu dois m'être fidèle car autrement tu trahirais l'image que j'ai de toi et ton amour-propre en pâtirait, comme l'amoureux confie son amour à celle qui s'éloigne : ma confiance te lie, et ta trahison en sera plus honteuse

-Secondement, j'ai confiance en toi signifie que j'ai plus confiance en toi qu'en moi, que je m'en remets à toi, que je te reconnais par provision une supériorité, comme le randonneur confie sa vie au guide qui le conduit en montagne. La confiance est une manière de se livrer.

Dans les deux cas, certes, ma confiance court un risque : celle d'être trompé. Mais dans le premier cas, la confiance est une assurance dérisoire contre la trahison ; dans le second cas, la confiance est la seule assurance que je peux avoir. Dans un cas, je me sers de la confiance dans mon intérêt, dans l'autre cas, je confie mes intérêts à qui j'ai confiance. Différence cardinale, où le risque est toujours bien présent, mais il y a loin de voir dans la confiance une manière de diminuer le risque à voir dans la confiance une manière de l'assumer pleinement.



La confiance

Dans les deux cas, un risque énorme est couru : celui de voir la confiance trahie, mais ce risque n'est pas couru de la même façon. Préserve mes intérêts, dans un cas : ma confiance est une manière de te tenir ; je mets en toi tous mes intérêts dans l'autre : tu me tiens par la confiance que je te porte.

Entre ces deux formes de confiance donnée, il peut y avoir évidemment toutes les nuances. Mais il est bon cependant de méditer la différence entre **parole confiante** et **parole arrogante**. La **parole confiante** est celle qui est confiée à autrui, dans la mesure où elle reconnaît chez autrui la capacité de comprendre la parole confiée ; la **parole arrogante**, est celle qui prétend s'imposer à autrui, imposer ses raisons à autrui, au lieu de parier sur autrui comme être de raison et donc capable de m'entendre. Dans un cas, confier (des raisons), c'est reconnaître chez autrui un être de raison capable de recevoir, de garder ma parole, même s'il est en désaccord avec mon propos ; dans l'autre cas, c'est méconnaître chez autrui la capacité à porter un discours que je m'arrose au lieu de le faire partager.

Faire confiance, c'est donc avoir la générosité de reconnaître en autrui ce que je m'attribue –la parole vraie–, sans pour autant m'abandonner aveuglément à autrui (comme on se confie en montagne à un guide), ni vouloir lier autrui par un chantage (si tu es un être de raison, nécessairement tu me donneras raison, comme si tu es un être en qui je peux avoir confiance, nécessairement tu me resteras fidèle...).

Confier ses raisons, ce n'est donc pas confier ses secrets (à présent que tu sais cela de moi, tu es lié par l'honneur...), ou les livrer à autrui pour qu'il les juge superbement (toi qui es mon maître, mon guide, je m'en remets absolument à toi de la vérité de ce que je dis...), c'est reconnaître en autrui un être semblable à moi, partageant avec moi une capacité identique au vrai. **C'est donc un pari sur notre égalité commune, la supposition qu'autrui mérite que je le reconnaisse comme un inter-locuteur**. Aux modes de relation fondamentalement déséquilibrées que laissait deviner la confiance (c'est mon intérêt de te garantir de ma confiance pour que tu ne nuises pas à mes intérêts, ou c'est à toi que je remets tous mes intérêts, comme si j'avais plus confiance en toi qu'en moi), la parole confiante du dialogue, telle qu'a pu la pratiquer Socrate dans les dialogues de Platon, est un pari sur une commune rationalité, sur quelque chose qui nous est commun, et sur lequel notre échange peut se fonder. Autrement dit, la parole confiante ouvre l'espace d'une reconnaissance qui n'est ni au détriment d'autrui ni au détriment de nous-mêmes. Rappelons que confiance en latin se dit **fiducia**, et que de **fiducia** vient notre français fiduciaire : pour que la relation, y compris la relation économique, soit possible, il faut que chacun fasse confiance à l'autre, c'est-à-dire n'ait pas peur d'être



La confiance

grugé. En face de Dom Juan, Sganarelle alterne constamment entre la confiance au sens 1 (« vous allez me les payer, mes gages, monseigneur, parce que précisément vous êtes un gentilhomme : vous devez m'être reconnaissant) et la confiance au sens 2 (je sais bien que vous ne me payerez jamais mes gages, mais enfin, vous êtes mon maître, et je ne sais pas ce que je deviendrai sans vous : je suis votre complice), sans jamais parvenir à la confiance au sens 3, c'est à dire à ouvrir l'espace d'une reconnaissance mutuelle qui soit autre chose qu'une simple revendication intéressée (et souvent grotesque) ou un total abandon de soi (et de sa dignité). Il est vrai qu'implique pas cette reconnaissance ; je peux confier mes raisons à autrui, et autrui peut ne pas me comprendre...Mais il n'en demeure pas moins que si la confiance est toujours risquée, et que celle-ci n'a pas plus de chances de réussir que les autres (mon chantage à la fidélité peut être vain, mon guide peut être un mauvais guide), reste qu'elle ouvre l'espace de la relation alors que les deux autres formes de confiance ferment la relation sur l'un des deux termes (se confier, c'est faire d'autrui un otage de notre affection, ou au contraire se livrer à autrui). C'est cette ouverture de la relation en tant que telle qui est intéressante ici, dans la mesure où elle est impliquée dans tous les sens de la confiance.

En somme, si l'on voulait synthétiser les précédents propos, il faudrait dire que la confiance est d'abord ce qui ouvre la possibilité de toute relation (au risque de voir cette relation pervertie –1-). Mais si l'on veut élargir le propos, il faudrait dire que la confiance est la condition de possibilité de toute relation (relation au monde, à autrui, relation économique et politique), ce qui se joue dans la relation (la confiance est aussi quelque chose qui se construit, qui se forme dans la relation –2-), comme ce qui couronne la relation, comme dans le cas si improbable où deux amis ou deux époux, ne font plus qu'un (3).

I. La confiance comme condition de possibilité de la relation.

La confiance est en effet condition de possibilité au monde. Si je n'avais pas confiance dans les aliments que je mange, et que j'imaginasse qu'ils fussent tous empoisonnés, la vie deviendrait impossible. Vivre, c'est agir, et dans l'action, on ne peut pas se payer le luxe d'un doute systématique qu'autorise la recherche scientifique. Comme le dit Descartes dans une lettre célèbre à Hyperaspites :

« Assurément, on pourrait souhaiter dans les choses qui touchent à la conduite de la vie une certitude aussi grande que celle qui est requise dans l'acquisition de la science ; mais, qu'une telle certitude ne soit ici ni à rechercher, ni à espérer, on le démontre très facilement...par les conséquences : par exemple, si un homme voulait



La confiance

s'abstenir d'aliments, jusqu'à mourir de faim, sous le prétexte qu'il n'est pas certain qu'aucun poison ne s'y trouve mêlé et qu'il n'estime n'être pas tenu de manger parce qu'il ne voit pas de façon claire et évidente qu'il est en présence d'aliments propres à soutenir sa vie, qu'il vaut donc mieux attendre la mort par abstinence que de se tuer en mangeant, on devrait assurément l'accuser d'avoir l'esprit malsain et d'être son propre meurtrier ».

Comment, de même, imaginer une société humaine sans ce fondement de bienveillance, ou cette hospitalité minimale, qui fait que lorsque l'étranger ou l'inconnu demande son chemin dans la rue, on n'a pas a priori peur de lui. Certes, je peux vite me méfier de quelqu'un, mais n'est-ce pas sur la base d'une confiance déjà donnée, comme si la confiance était une suite de la confiance déçue, et non pas la confiance une suite d'une méfiance surmontée ? Certes, en tant que la confiance est l'ouverture de la relation, un être qui ne ferait plus aucune confiance à personne, comme le Timon d'Athènes de Shakespeare, pourrait bien mourir seul, « avec son ressentiment immuablement accouplé à sa nature », et ajoutera-t-on avec humour, ne s'en porterait pas plus mal... Mais on sait aussi que le haisseur des hommes, Timon d'Athènes, avait laissé inscrite sur sa tombe selon Plutarque (tradition reprise par Shakespeare), l'épithète célèbre :

*Ci-Gît Timon, qui détesta tous les hommes vivants,
Passant, maudis-moi à ta guise, mais passe sans t'arrêter.*

Timon lui-même n'a-t-il pas voulu par cette épithète s'adresser encore à des hommes qu'il méprisait ? Dire à quelqu'un de passer son chemin, c'est encore, sous le mode de l'insulte, une manière de l'apostropher. Même dans la haine la plus profonde envers l'humanité, il y a encore la nécessité de témoigner de cette haine à une humanité future, de *confier* cette haine à l'avenir, comme si la méfiance n'était là encore qu'une confiance fondamentale trahie, ou fondamentalement déçue. Comment imaginer qu'aucune humanité soit possible dès lors que la méfiance est généralisée à tous et à tous les temps ? Pour parler, donc pour être un être doué de raison et de parole (un homme...), il faut pouvoir s'adresser à quelqu'un, et sinon lui confier quelque chose, du moins se confier à lui, non pas au sens de lui livrer un secret, mais au sens où je fais d'autrui, qui peut être ne me comprendra pas, qui peut-être n'existe pas encore, celui qui peut toujours accueillir ma parole. Je suis un homme, un être de parole, et que ma parole suppose un interlocuteur à qui elle puisse être confiée comme parole, avant même qu'elle ne confie quoi que ce soit...L'identité de l'homme comme être de parole implique que cette parole puisse être confiée à autrui, et implique donc une confiance minimale, une ouverture essentielle, de



La confiance

l'homme à l'homme, fût-ce comme chez Timon d'Athènes dans une haine qui s'affiche jusque sur un tombeau.

Semblablement, dans *Les fondements de la Métaphysique des Mœurs*, Kant dit ainsi que le simple fait de parler (de confier quelque chose) implique que je prétende dire la vérité (que je confie ce que je dis à autrui), car c'est la condition de possibilité de la communication intersubjective qui, sinon, serait ruinée. Si je suppose systématiquement qu'autrui mente, comment le rapport fondamental du discours humain à la vérité pourrait-il garder un sens ? Si je mens, c'est que je fais pour moi une exception à une règle que je considère valable pour tous : lorsque je parle, je dis le vrai, et c'est sur le fond de cette confiance fondamentale, que tous les interlocuteurs ne partagent pas, que mon mensonge peut précisément être cru : je peux faire croire que je dis vrai, parce qu'il est de l'essence du langage par lequel les hommes communiquent que tous croient par principe que ce que je vais dire est a priori vrai. Le plus grand menteur ne peut mentir qu'en postulant que son mensonge passera pour vrai, parce que la confiance dans la vérité du discours de l'autre précède toute défiance, comme s'il y avait dans le langage lui-même un rapport fondamental et naturel à la véracité qui précède les innombrables perversions que les hommes lui font subir. Je ne peux mentir, que parce que tu attends de moi, d'abord, la vérité, et c'est en m'exceptant de cette règle qui nous lie que je te trompe. C'est encore une fois cet horizon de véracité, qui permet de comprendre la communication entre les hommes, qui manifeste une confiance essentielle et première dans ce que l'autre me dit (même si cette confiance peut être immédiatement déçue).

Condition de possibilité de la vie, comme l'a montré la *Lettre à Hyperaspistes* de Descartes, condition de possibilité de l'humanité, comme l'a montré paradoxalement l'épithète de Timon d'Athènes ou Kant, en tant que les hommes sont des êtres de parole, la confiance est évidemment condition de possibilité de la relation économique : confiance se dit *fiducia* en latin, qu'on retrouve dans l'expression monnaie fiduciaire [et il y a après tout beaucoup de vérité stricte à la phrase de Montesquieu, qui se voulait grinçante : « On se fie à un honnête homme comme on se fie à un banquier riche » *Lettres Persanes*]. Mais la confiance est surtout condition de possibilité de la vie politique. Comme l'a fait remarquer La Boétie dans son *Discours sur la servitude volontaire*, le tyran ne se maintient au pouvoir que pour avoir introduit la méfiance de tous envers tous dans le corps social. Diviser pour régner, c'est faire en sorte que personne ne puisse se confier à personne (au sens de confier son mécontentement) de peur d'être trahi, que personne ne puisse se confier à personne (au sens de faire confiance à autrui comme à un protecteur ou un ami susceptible de vous défendre). Dans une tyrannie, on ne peut rien confier, ni se